Salomé, René

NOTRE PAYS...

AP
20
.C15
V.15/7
1914

U d'/of OTTAWA
39003013098677

SEPTIÈME CAHIER DE LA QUINZIÈME SÉRIE

RENÉ SALOMÉ

Notre pays...

CAHIERS DE LA QUINZAINE

périodique paraissant tous les deux dimanches

PARIS

8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

AP
20
.C15
v.15/7
1914

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/notrepays00salo

Notre pays...

A notre ami Lotte

Potens in terra erit
semen ejus : generatio
rectorum benedicetur.

NOTRE PAYS...

Notre pays est comme un doux berceau
De rameaux verts, de moissons et de fruits,
D'arbres géants, de tendres arbrisseaux,

De ceps feuillus longtemps cuits et recuits,
De beaux matins couchés dans les pâtures,
De beaux soirs las sur des touffes de buis,

De frais jardins que la raison mesure,
De longs vergers réglés comme des moines,
De potagers buvant à des eaux pures,

De lourds sainfoins, de trèfles et d'avoines,
De boutons d'or, de bleuets, d'anémones,
De dahlias, d'œillets et de pivoines,

D'ombre secrète où les oiseaux jargonnent,
De gazons clairs où jasent les fontaines,
De jours de lin où chantent nos patronnes,

D'ajoncs dorés, de menthe et de verveine,
Des fins tissus (chaudron, lilas, ponceau)
Dont se vêtaient nos défuntes marraines,

Notre pays est comme un doux berceau,
Moussu, ouaté, parfumé, chaste et coi,
Bien étendu sous l'azur en arceaux,

Comme un berceau qui reçut autrefois,
Saintes et saints, vos tranquilles enfances,
Quand vous cherchiez des gestes et des voix

Et que sur vous, en quête et vigilance,
Se sont penchés les bonnets des aïeules,
Le nez pointu de la longue prudence,

Les nez, les becs, les naseaux et les gueules,
Les chiens, les bœufs, les moutons et les poules,
Les fins pommiers, les cyprès, les tilleuls,

Les vagabonds, les routiers et la foule
Des bonnes gens qui sortent de l'église
Quand la chanson du clocher se déroule,

Les vignerons soucieux de la bise
Et de la grêle et des givres soudains
Et de l'usure aux sournoises mainmises,

Les cerfs branchus, les lièvres et les daims,
Les bouleaux blancs, les ormes et les hêtres,
Et les grands lys aux airs de paladins,

Les apprentis, les compagnons, les maîtres
Portant l'étain, le bois, le fer, la pierre
Et le rouleau des règles à connaître,

Les chaperons, les heaumes, les visières,
Les saladiers, les panaches, les casques,
Les chevaliers luisant sur les verrières,

Le léopard, le griffon, la tarasque
Et la licorne et tout ce vieux blason
Et des soldats bretons, lorrains ou basques,

Le toit fumeux des solides maisons
Et les enfants, les mères, les servantes,
L'homme de cœur et l'homme de raison,

La nuit d'hiver qui se voile et qui vente,
La nuit d'été sous un vaste rosaire,
Les blanches nuits de prières ferventes,

L'antique gloire et l'antique misère,
Les longs travaux à la face creusée,
Les durs travaux à la face de terre,

Les doux travaux qui jasent en fusées,
Les yeux baissés de celle qui ravaude
Et la fileuse aux modestes visées,

Celles qui vont, dans les eaux d'émeraude
Laver les draps, les voiles et les nappes,
Aux flots d'argent mêlant des mains noiraudes,

Celles qui ont pour de saintes agapes
Versé de l'huile en des lampes d'argile,
Blanchi leur coiffe et repassé leur cape,

Les arbres lourds et les plantes graciles,
Prés et moissons, jardins, vergers et bois,
Bourgs et hameaux, hérissement des villes,

Les hauts clochers, les calvaires, les croix,
Les cheveux blonds des anges et des cierges,
Les vœux des jours et les fêtes des mois...

Et les regards de la Très Sainte Vierge.

*
* *

Il est aussi comme une cathédrale
Dont le clocher, les deux tours, les arêtes
Suivent sans fin des routes triomphales ;

Des gens, des fleurs, des plantes et des bêtes,
Des rois, des saints, des démons et des gnômes,
Des chevaliers, des anges, des prophètes,

Le peuple entier du céleste royaume,
Le peuple entier du royaume charnel,
Ceux des châteaux, ceux des bourgs, ceux des chaumes,

Les noirs tenants de l'Orgueil éternel,
Monstres debout et monstres accroupis,
Rongeant des yeux le gîte des mortels,

Les fruits nouveaux, les grappes, les épis,
Le lys qui pointe et le lierre qui monte,
L'humble calice aux prés mouvants tapi,

Le vieux serpent sous un pied qui le dompte,
L'aigle, le geai, le pivert, le hibou,
Les gros moutons, frileux après la tonte,

Tout le bercail avec bergers et loups,
Toute l'étable avec les bœufs qui fument,
Toute la gent qui picore dessous,

Les bons outils, les marteaux, les enclumes,
Niveaux, compas, clés du pape de Rome,
Ancre qui tient notre âme dans la brume,

Tous les outils qu'inventa le vieil homme,
Tous les métiers où durcissent les mains,
Le soc, la houe et les bêtes de somme,

La forte nuque et le glaive romain,
Le col de cygne et l'olivier de paix,
La loi divine et l'effort des humains,

Le cœur plongé dans les brouillards épais,
La folle erreur qui s'installe en puissance,
L'impureté qui dort ou se repaît,

La trahison qui prône l'innocence,
L'ambition grinçante des Sorbonnes,
Le jeu discret des sourdes violences...

Mais le sourire et les yeux fins des nonnes,
Les longues mains qui cousent et qui filent,
Les voiles purs d'où la grâce rayonne,

Mais les voyants, *David et la Sibylle,*
Les clairs enfants qui chantent au lutrin,
L'œil net et creux des jeûnes et vigiles,

Mais l'Écriture où Dieu règne et s'empreint,
La vieille loi, donjon de pierres brutes,
La jeune loi, perle dans son écrin,

Mais le concert des harpes et des flûtes,
Les fins archets caressant les violes,
Les psaumes lents qui tournent en volutes,

Le temps qui marche et le malheur qui vole,
Le désespoir et l'angoisse et l'attente,
Le va-et-vient peureux des vierges folles,

Tout le troupeau des âmes militantes,
Le bel arroi des célestes milices,
Le grouillement des péchés qui nous hantent...

Tout cela siège et se dresse et se glisse
En délicate ou forte imagerie,
En vision d'horreur ou de délices,

Sur les pignons, les tours, les galeries,
Les contreforts, les portes, les fenêtres...
Le tout réglé comme une horlogerie,

Le tout rangé comme aux signes d'un maître
Qui sait former et sauver l'harmonie
Dans le chaos des choses et des êtres,

Chacun docile en sa place finie,
Le bien, le mal et la foi et le doute,
Naître et mourir, la force et l'agonie,

Chacun rigide au poste qu'on lui boute
En la forêt de pierres ciselées,
Le long des temps qui suintent goutte à goutte,

Le tout pareil aux arbres d'une allée,
Aux vieux soldats qui gardent les murailles,
A l'oraison des figures voilées,

Au long souci des rustiques ouailles,
A celui-là qui peint et vermillonne,
A celle-là qui brode sur des mailles,

Le tout pareil au sage qui raisonne,
A de vieux jours qui durent dans les cœurs,
A des travaux graves et monotones ;

Même la fièvre et l'amour et la peur,
Même le vice aux changeantes grimaces,
Même le nain, le singe ou le voleur,

L'inquiétude et les bêtes rapaces,
Le vaniteux, le sanguin, l'impudique,
Tous les désirs et toutes les audaces,

Même ceux-là dans cette république
Où tout s'unit, s'enchaîne et s'organise
Restent soumis au code liturgique,

Même la guerre et l'hiver et la bise,
Même les flots appliqués au naufrage,
Même la nuit tendant ses ailes grises,

Même Satan qui chevauche l'orage,
Même ceux-là demeurent limités,
Même ceux-là demeurent en servage,

Car dessus l'huis de la sainte cité
Trône Jésus dans la toute-puissance,
Dans le Royaume et dans l'Éternité...

Et devant lui l'Ange tient la Balance.

*
* *

Il est aussi pareil à la maison
Où la naissance et la vie et la mort
Sont ordonnées près d'un calme horizon ;

Un long passé de vigilance y dort
Bercé par le chuchotement des feuilles
Et par les eaux lissant l'herbe du bord ;

Les blonds matins en éclairent le seuil,
Les beaux couchants le jardin vert de mousse,
Et la gaîté les âmes sans orgueil ;

En sûreté dans les pénombres douces,
Près du foyer, des fenêtres, des lampes,
Du chat, du chien, des bouillotes qui gloussent,

L'enfance rit ou pleure ou quête ou rampe,
Les hommes las s'enfoncent dans les choses,
Les vieux ont pris des figures d'estampes;

Les femmes sont des ombres qui disposent
En jeux précis la matière et les heures,
Le réseau flou des effets et des causes,

Pour que Dieu reste en la douce demeure
Avec la paix, la logique, l'entente,
Les souvenirs austères et charmeurs,

Le soir qui prie et le matin qui chante,
Les longs travaux des mains et des pensées,
L'oreiller chaud des âmes confidentes,

Le baume pur des vaillances blessées,
Les mots d'amour, de grâce et de simplesse,
Le bon exemple aux discrètes poussées,

Le jugement qui stimule et redresse,
Le long regard qui perce et qui déclenche,
Le repas calme et lent comme une messe,

Le glissement paisible des Dimanches,
Un vague rire, un jet d'eau qui murmure,
Un rayon bleu sur des écharpes blanches,

Mais, avant tout, les silences qui durent
Jusqu'à minuit quand on veille en hiver,
Que geint la bise et grincent les ferrures,

Ou bien les voix prudentes et sévères,
Les voix un peu sourdes, un peu rouillées,
Les voix des temps qui dormaient dans les pierres,

L'écoulement de la tiède veillée
(Comme d'une eau qui caresse des fleurs)
Pendant que craque une branche effeuillée,

Le sentiment que les murs et les cœurs,
Les toits, les gonds, les profondes assises
Résisteront à ces démons qui pleurent

Et qu'on est là comme dans une église
Tout contre Dieu, bien clos, bien abrité,
Loin de ce qui déprime ou scandalise,

En plein repos, en pleine sûreté,
Malgré ces heurts de l'huis et des fenêtres,
Malgré ce bruit lointain des vanités...

Et c'est l'instant monastique où pénètrent
A petits pas muets de rêveries
L'ombre des temps et l'ombre des ancêtres :

La flamme rouge aux vieux doigts se marie,
Des livres blancs règnent sous l'abat-jour,
L'aiguille court parmi les lingeries,

La table est large et l'on se presse autour,
Un long récit tombe des vieilles lèvres,
Un long passé monte des oublis sourds;

Les jeunes cœurs sautent comme des chèvres,
Les gens rassis écoutent posément,
Les chastes yeux se lèvent et s'enfièvrent...

Surtout les soirs qu'on parle en s'animant
De ces aïeux qui s'en furent en guerre,
De ceux aussi qui, las des cieux cléments,

Furent chercher des îles dans la mer,
De ceux qui dans les honneurs et les brigues
Ont poursuivi d'imprenables chimères,

Des inquiets, des nerveux, des prodigues
(Ceux qu'on raconte à mi-mots, à mi-voix)
Flots déchaînés qui renversent les digues,

Du fils prodigue absent des jours, des mois,
Des ans, lâché dans la gueuse de ville,
Puis revenant par quelque nuit des Rois...

Car tous ceux-là dans la maison tranquille
Sont revenus trouver un abri sûr,
De simples cœurs, la fin d'un morne exil,

L'ordre, la paix, les regards droits et purs,
L'eau qui dérive et le chant des feuillées,
L'ombre qui choit peu à peu des hauts murs,

Le cher silence et l'âme des veillées,
Les longs récits d'hier et d'autrefois,
Portraits, recoins, portes entrebâillées...

Et les vieux lits qui dorment sous la Croix.

*
* *

Il est aussi comme un vaste jardin...
Les premiers feux en pénètrent les branches
Et les gazons luisent d'éclairs soudains :

Les dahlias, les iris, les pervenches,
L'ombre des marronniers et des tilleuls,
L'eau qui sommeille et les roseaux qui penchent,

Le bégaiement des tiges et des feuilles,
Un cri d'oiseau, les ailes qui s'ébattent,
Les coins épais de fraîcheur et d'accueil,

L'insecte d'or et l'insecte écarlate,
L'orgue confus des faiseuses de miel,
Le souffle chaud des coupes d'aromates,

Les fils de Vierge aux fenêtres du ciel,
Le sable fin qui ouate les allées,
Le temps discret et confidentiel,

Tout le jardin est une grâce ailée,
Tout le jardin est un rêve glisseur,
Un souvenir de fillette exilée...

De clairs enfants, les frères et les sœurs,
Y vont courant, dansant, chantant des rondes,
Sous les rameaux tendres et caresseurs :

Des rayons bleus parmi les tresses blondes,
Le bref éclat des voiles argentés,
Frémissement de nageoires sous l'onde,

Les mouvements souples et concertés,
L'eau ruisselante et si pure des voix,
Grâce, mesure et simple dignité,

Vieilles chansons, *nous n'irons plus au bois*
Et les cent ans que dormit cette Belle,
Et la Bergère et le Prince et le Roi,

Les pas hardis, les courses, les querelles,
Brises passant en rapides bouffées,
Et l'or divin qui jaillit des prunelles,

Les bras ballants, les têtes décoiffées,
Les doigts unis, les cercles, les poursuites,
Les grands saluts qu'enseignèrent les fées,

Brocéliande, Urgèle, avec leur suite,
Les elfes roux se nichant dans les fleurs,
L'ogre qui ronfle et les marmots en fuite,

Une fontaine avec *Peau d'âne* en pleurs,
Les Chevaliers du Lac et de la Table,
Ceux du Graal et ceux de la Douleur...

Ces marronniers, ces tilleuls, ces érables
Voient de tels jeux dans leurs ombres mouvantes
Se composer sur l'herbe et sur le sable

Et s'y glisser, comme une eau qui serpente
Parmi la mousse et les touffes champêtres
Dans le tissu des pierres et des plantes...

La blanche aïeule au soir vient reconnaître
En cheminant sans bruit, trotte-menu,
A l'heure douce où le calme pénètre,

Le va-et-vient des enfants ingénus
Qui au milieu des choses mi-voilées
Glisse, bondit, s'élève, s'insinue,

D'un saut de chèvre enjambe les allées,
Bat les échos... et s'arrête soudain,
Dès que les voix lointaines et mêlées

Des Angélus tombent sur le jardin...

Il est aussi

*
* *

Il est aussi comme un aventurier
Qui est parti dans l'averse et la brise
Laissant un deuil autour du vieux foyer,

Il a quitté maison, village, église,
Le pré, la vigne et les tilleuls amis,
Le bel aplomb des choses bien assises,

La règle sûre et les songes permis,
La permanence et la sécurité,
Les patients labeurs de la fourmi,

Le jour qui vient de la veille hériter,
Le dur collier des saines habitudes,
La cohérence et la sévérité...

Il a cherché toutes les latitudes,
Toute diversité, tout changement,
Océanie, Antilles ou Bermudes,

La terre chaude et les arbres dormants,
La poudre d'or et les planches d'ébène,
Le chant qui berce et le rêve qui ment,

Les molles nuits qui tombent sur les plaines,
Le sable d'ocre et ses fuyants mirages,
L'illusion des puits et des fontaines,

Tous les démons fiévreux des marécages,
Tous les hurleurs que la lune déchaîne,
Tous les serpents se frottant aux feuillages,

L'Inde et la Chine aux mortelles haleines,
Dieux bedonnants, monstres et sacrifices,
Lettrés fleuris et tours de porcelaine,

Il a quêté, dans les senteurs d'épices
Et de goudron qui s'exhalent des ports,
L'étreinte fauve et l'obscur maléfice,

Il a fumé l'opium et la mort,
Connu l'abîme où l'esprit se dissout,
Anéanti la gloire et les remords,

Puis relancé par les ouragans fous
Sur les paquets de vagues en bataille
Vers l'inconnu qui happe comme un trou,

Saignant, rompu, transi jusqu'aux entrailles,
Carguant, clouant, ficelant, amarrant,
Dans l'eau qui cingle et le froid qui cisaille,

Accompagné des cris du cormoran,
Tour à tour dans un gouffre ou sur un dôme,
Il a croisé des spectres effarants,

Des rochers noirs et des vaisseaux fantômes,
Le troupeau blême et vain des trépassés,
Les animaux géants de ces royaumes...

Il a senti ses moelles se glacer...
Mais dans sa longue et périlleuse erreur,
Dans les oublis du sévère passé,

Dans les instants d'ivresse et de langueur,
Comme dans la tempête et les orages,
Les coups de flots et les dures clameurs,

Tout près de lui, le gardant des naufrages,
Bien que marin de peu d'expérience,
Est demeuré jusqu'au bout du voyage

Le saint Martin de son hameau d'enfance.

*
* *

Il est aussi comme un repas du soir
Où sont assis tous ceux de la famille,
Les grands-parents devant les deux dressoirs,

Les fils, les brus, les garçons et les filles,
Les tout petits qui se tiennent bien droits,
L'oncle soldat qui jure comme un drille...

Il y a là aussi, graves et cois,
Dans les fumets, les clartés et les choses,
Tout ce qui fut et vécut autrefois...

Il y a là dans l'ombre où s'ankylosent
Meubles boiteux, horloge, vieux fusils,
L'humble vertu qui produit et dispose,

L'humble vertu qui goûte au pain moisi,
Fait avant l'aube éclore un feu des cendres,
Lorsque l'hiver étale son grésil,

L'humble vertu en sa rudesse tendre,
La ravaudeuse et la grave fileuse
Dont les récits ondulent en méandres,

La lavandière au bord de l'eau rieuse,
Celle qui fait reluire les faïences,
Celle qui suit en manteau de pleureuse...

Il y a là aussi, lourde présence,
Assise comme un songe au coin du feu,
Il y a là aussi la Patience,

La Patience auguste des aïeux,
Le col épais et la nuque puissante,
Les yeux petits clignant au fond d'un creux,

Les doigts noueux, les mains grises qui sentent
Le foin, la terre et les fruits de l'année,
Les cheveux drus et qui collent aux tempes;

La très fidèle et très enracinée,
La permanente et la recommençante,
Le dur lien de cette maisonnée...

Il y a là aussi la bien disante
Et bien prudente et toujours avisée
Et souriante et riante et pensante,

La finassière et finaude et rusée
Expérience au nez pointu qui flaire,
Au prompt regard qui pétille en fusées...

Il y a là l'éternelle prière,
En simple bure et en voile de lin
Et dont la voix trottine dans les pierres...

Il y a là aussi les orphelins
Qui ont reçu des tranches de la miche
Quand ils geignaient au seuil du pathelin...

Il y a là tous les siècles qui nichent
Sous le vieux chêne et le cuivre et l'étain,
Sous les vertus dont les pauvres sont riches,

Il y a là tous les siècles éteints,
Tous les regards, les âmes, les pensées,
L'ombre des soirs et l'aube des matins,

La jeune fille alerte et cadencée
Qui portait l'eau du puits à la maison,
Le blanc bonnet des aïeules cassées,

Les vieux, tannés au frottis des saisons,
Hommes de faux, de soc et de cognée,
Hommes de chair, de cœur et de raison,

Et les soldats issus de la lignée
Et les curés, les moines, les vicaires,
Et, sous un voile en toile d'araignée,

Quelque clarisse égrenant un rosaire...
Tous ces gens-là, tout ce vaste passé,
Tous ces labeurs et toutes ces misères,

Tous les jours chauds et tous les jours glacés,
Cette invisible foule qu'on devine
Et qu'on entend soupirer et glisser,

Tout ce lointain se rapproche et s'incline
Vers le repas fumeux dans la faïence,
Vers le gros pain où les couteaux cheminent...

Le vieux grand père a redit les sentences
Qu'il tint jadis lui-même des aïeux,
Les fils ont dit l'espoir de leurs semences;

La mère grand sèche l'eau de ses yeux,
Filles et brus, regards baissés, picorent,
Les plus petits s'endorment peu à peu;

Parfois s'étale un long silence... Alors
Les gens venus du fin fond des années
Viennent frôler les âmes et les corps...

Pendant que sur la haute cheminée,
Saint Jean, celui qui prêchait au désert,
Saint Jean, rustique image enluminée,

Bénit la table et les mets et les verres,
Et la fatigue et les lourdes paupières
Et les aïeux invisibles dans l'air,

Bénit ceux d'aujourd'hui et ceux d'hier,
Et cette enfance aux grâces matinales
Et ce pain bis que dorent les lumières...

D'un geste évangélique et baptismal.

*
* *

Il est aussi comme une ronde au bois,
Doigts enlacés, blonds cheveux, douces voix,
Blancheurs de linge entre les chênes cois,

Il est aussi

Lorsque le soir calme plantes et bêtes
Et lentement vient reposer sa tête
Sur le coussin des mousses violettes,

Il est aussi comme ces enfants blondes
Qui font glisser le glissement des rondes
Dans leur oubli des rudesses du monde,

Chantant la fleur et la feuille et les eaux,
Chantant l'été qui dore ses fuseaux,
Chantant la nuit qui ouate les roseaux...

Comme une ronde en la forêt prochaine,
Qui se détend, se resserre et s'enchaîne
Sous les rameaux d'un vénérable chêne,

Avec un chant mesuré qu'enseignèrent
Au coin du feu les osseuses grand mères
Se remembrant leurs enfances premières,

Elles aussi, jadis, les vieilles fées,
Dans les lueurs par le soir étouffées
Ayant dansé, de jacinthes coiffées...

Et tout autant, petites, avant elles,
En avaient fait des belles et des belles
Qui figuraient dans les rondes mortelles.

Ces belles-là dont vous êtes issues,
Ces belles-là, pauvresses ou cossues,
Avaient chanté dans les forêts moussues,

Avaient chanté, s'étaient serré les doigts,
Avaient tourné dans le demi-jour coi
Sous les rameaux muets du chêne-roi,

Ces belles-là depuis l'ombre païenne,
Depuis les dieux cachés dans la fontaine,
Depuis la nymphe éparse dans les chênes

Avaient chanté, dansé les douces rondes,
Laissé la nuit coiffer leurs tresses blondes,
Jeté des cris sous les voûtes profondes ;

La lune avait, perçant le lourd feuillage,
Teinté d'argent leurs grâces de village,
Embruinant leurs flottantes images...

Cela sans fin depuis la nuit des temps,
Depuis les dieux qui hantent les étangs,
Depuis la nymphe au grand chêne gîtant,

Cela sans fin depuis notre Sauveur,
Depuis qu'au bois les arbres et les fleurs
Ont appris Dieu de leurs saints visiteurs,

Depuis qu'en robe de communiante
Illuminant la niche doux-fleurante
Que Dieu lui fit dans l'écorce béante,

La Vierge entre les feuilles de dentelle,
Lorsque la ronde à la lune se mêle,
Sourit aux jeux de l'Enfance éternelle.

*
* *

Il est aussi comme la matinée
D'un beau jour de fête carillonnée
Où cet hiver mon âme est retournée,

Les filles vont en se donnant la main
Le long des blés qui bordent les chemins
Et sans penser aux maigres lendemains,

Les femmes vont, plus graves et plus fières
Portant missels et livres de prières,
Leurs blancs bonnets dans la fine lumière,

Les hommes vont dans leurs vêtements noirs
Qu'on a sortis du fin fond des armoires
Avec de grands chapeaux en entonnoirs,

Tous vont parmi les moissons qui ondoient
Et rarement devisent à mi-voix
Et semblent des familles de vieux rois,

Tous vont parmi le tintement des cloches
Avec de la gaîté dans les caboches,
Entre deux jours de peine et d'anicroches,

Tous vont d'un pas ni trop lent ni trop vite
Dans ce beau jour aux blancheurs de lévite
Que notre Dieu fait pour qu'ils en héritent,

Tous vont pensifs et dignes dans leur foi,
Dans le vieux culte et dans la vieille loi,
Dans la vieille âme et dans le vieil arroi,

Dans la vaillance et la paix des aïeux,
Dans la jeunesse éternelle des cieux,
Dans les chemins du royaume de Dieu,

Tous vont là-bas vers l'église sonnante
Qui est pour eux la reine et la servante,
La vieille mère et l'épouse décente,

Et devant eux, derrière eux, parmi eux
La foule obscure et dense des aïeux
Chemine aussi à pas silencieux :

Tous les colons, fermiers et tenanciers,
Tous les bergers rugueux et besaciers
Qui n'étaient plus que poussière et poussier,

Tous les garçons robustes et noirauds,
Tous les garçons tannés, un peu farauds,
Qui n'étaient plus que terre et que terreau,

Tous les semeurs des anciennes semailles,
Tous les sonneurs des anciennes sonnailles
Qui n'étaient plus que pierre et que pierrailles,

Tous les vieillards des anciennes moissons,
Tous les vieillards des anciennes chansons,
Tous les vieillards de l'ancienne façon,

Tous les vieillards des anciennes tenures,
Tous les vieillards des anciennes masures
Qui n'étaient plus que mousse et moisissures,

Les mères grands des anciennes veillées,
Les mères grands des anciennes feuillées,
Qui n'étaient plus que des cendres rouillées,

Le long cortège blanc des lavandières
Et celles qui filaient près des chaudières,
Qui n'étaient plus que des os sous les pierres,

Et les soldats nés jadis en ces lieux,
Puis revenus dormir auprès des vieux,
Qui n'étaient plus qu'un herbage lépreux,

Tous ces défunts se mêlent aux vivants,
Pour cheminer parmi les blés mouvants,
Vers le clocher qui pointe aux quatre vents...

Et je reviens dans cette matinée
Qui luit au fond des premières années
Comme l'Étoile en la Nuit fortunée,

Maintenant que les blés ne lèvent plus,
Que les vivants sont ivres ou perclus
Et que les morts au tombeau sont reclus

En attendant la suprême journée.

*
* *

Il est aussi comme la vie étroite
D'un journalier qui casse des cailloux
Pour soutenir sa famille humble et coite;

Il trime, il peine, il rêve peu ou prou,
Se lève tôt, se couche avec les poules,
Siffle parfois, ne parle pas beaucoup,

Ne quête point les villes ni les foules,
Les mœurs ou les opinions diverses,
Le souffle chaud des humanités saoules...

Mais dans ce coin, sous les mêmes averses,
Sous mêmes feux de printemps et d'été,
Sous même froid qui déchire et qui perce,

Il trime, il peine, il donne la pâtée
A ses petits, écoute leurs prières,
Chante un refrain pour les faire sauter...

Se tient debout et droit près des ornières
Dès qu'il entend glisser la voix des cloches
Dans la naissance ou la mort des lumières,

Ne creuse point sa rocheuse caboche
Pour démêler les raisons, ces bougresses,
Qui font toujours le vide au fond des poches...

Et le Dimanche il écoute la Messe,
Gauche et timide auprès du bénitier,
Fier d'être net en sa blouse sans pièces...

Toute sa vie est un mince sentier
Entre des murs, chiche de perspective,
Pauvre de fleurs, de soleil, de pitié...

D'un pas lourdaud et la mine pensive,
Il va, il va sans s'arrêter jamais,
Ainsi qu'un bœuf qui hale sur la rive...

Et les malins qui décochent des *mais*,
Des *cependant*, des *quoique*, des *pourquoi*,
Des *car*, des *donc*, des *si l'on me permet*,

Les raisonneurs et les pédants narquois,
Dans les salons, les sorbonnes, les feuilles,
Les mauvais lieux, les usines de lois,

Ces gens d'esprit, d'avarice et d'orgueil
Raillent en chœur les besognes gothiques,
L'effort poussé des langes au cercueil,

L'absurdité des dévotes pratiques
Qui font injure aux *nobles temps modernes*
Lesquels ne sont plus du tout ascétiques...

Mais ce rustaud que la pauvreté cerne
Avec l'inquiétude et le dégoût,
Avec la faim, le mépris, les jours ternes,

Mais celui-là qui casse les cailloux,
Tout resserré dans la gêne et l'espace,
Peinant, trimant et sifflant dans son trou,

Mais celui-là, sourd aux rires qui passent,
Fait son chemin dans un secret bonheur,
Tout rafraîchi des baumes de la grâce...

Car près de lui, sans fin, Notre Seigneur
En son Enfance artisane et modeste,
L'Apprenti roux du bon maître ajusteur,

Le Charpentier aux mains sûres et prestes
Qui travaillait des heures et des heures
Sans relever ses prunelles célestes...

Car près de lui sans fin Notre Seigneur
Essuie sa joue et baigne son front moite
Et doucement lui souffle sur le cœur,

L'acheminant jusqu'à la porte étroite.

*
* *

Il est aussi comme l'âme en détresse
D'un pécheur qui ne veut pas s'endurcir,
Il est aussi comme âme pécheresse...

Ce pécheur-là dans les teintes de cire
D'un soir tombant sur son vouloir fragile
Regarde, en pleurs, ses derniers souvenirs.

Certe, il est bien de poussière et d'argile,
Certe, il est bien de vase et de limon,
Certe, il est bien de chair, de sang, de bile...

Il est aussi

Il est du siècle où règnent les démons,
Il est du vain charroi des convoitises,
Il est du bagne énorme où nous trimons,

Ce pécheur-là, parmi les heures grises,
Se penche en pleurs sur la folle journée
Que le soir calme étouffe dans sa prise...

Il voit soudain les visages fanés
Et grimaçants et louches et sordides,
Les gestes lourds et contorsionnés,

Les yeux rageurs, fatigués ou perfides,
L'aspect rampant, grouillant et clopinant,
Le teint fumeux, les souillures, les rides,

Il voit monter l'obscur foisonnement
Des actes nés de son âme charnelle
Durant ce jour qui meurt au firmament...

Il voit monter cette ignoble séquelle,
Il voit les bras se tendre contre lui,
Il voit rougir la braise des prunelles...

Il sent passer les souffles de la nuit,
Il sent passer des souffles de luxure,
Il sent la mort qui flaire son réduit...

Pourtant il a connu des heures pures,
Les clairs matins de joie et d'innocence,
Le chant des vœux qui coulent en murmures,

Les oraisons vers la Toute-Puissance,
L'élan de ses esprits illuminés,
La paix du cœur et la foi des enfances,

L'offrande à Dieu des jours et des années
Qu'on souffre et peine et façonne et cisèle,
Qu'on est meurtri, humilié, gêné.

Il a connu la grâce qui ruisselle
Sur la fatigue et la lutte et l'effort,
Sur le dégoût des lâchetés charnelles...

Il a connu, par des soirs sans remords,
Jésus priant à sa table, à son cœur,
Et le repos accueillant comme un port...

Il a connu les heureuses lueurs
D'un bon réveil sous les yeux clairs et droits
Des saints patrons martyrs ou confesseurs...

Hélas! au coin d'une rue ou d'un bois,
Parmi la brume éparse sur sa route,
Il est tombé dans un piège sournois...

Et l'ennemi aux aguets, aux écoutes,
Et l'ennemi rôdeur et fureteur,
L'envie obscure autour de nous dissoute,

Le patient et souple séducteur
L'a ressaisi dans la faute première,
Dans la faiblesse et le doute et l'erreur,

Dans le mensonge et les fausses lumières,
Dans l'appétit violent des délices
Et dans l'oubli des profondes prières...

Et le voilà parmi ces immondices
Qui devant lui grouillent comme des rats
Pendant que les ténèbres s'épaississent;

L'horloge dit que le monde s'en va :
Le temps poursuit sa marche sans étapes,
Tout fuit vers l'heure où Dieu nous jugera.

« Seigneur, Seigneur, où sont les belles grappes
De votre vigne où je mordais jadis?
Et votre sang versé dans les agapes?

« Où, la clarté qui blanchissait vos lys?
Où, vos matins calmes et doux-fleurants?
Où, les travaux que vos regards bénissent?

« Où, la franchise et les yeux transparents?
Où, l'amitié, l'amour et l'oraison
Et les beaux vœux des fidèles en rangs!...

« La nuit énorme enserre la maison,
La horde immonde enserre mon vouloir,
Et contre moi se tasse l'horizon... »

Il va trouver sa compagne du soir,
Sa pauvre lampe aux clartés incertaines
Et lui demande une goutte d'espoir...

Alors, perçant les fantômes de haine,
Un fin rayon s'élève jusqu'au mur
D'où se détache une image soudaine...

Et le pécheur voit le sourire pur,
Les yeux mi-clos et l'agenouillement,
Le voile en lin et la robe de bure,

Et les longs doigts joints monastiquement
De Celle qui porta dans ses entrailles
Le Donateur de l'Affranchissement,

Ce doux enfant qui rêve sur la paille.

*
* *

Il est aussi comme, aux jours de scandales,
Un vieil évêque en sa ville assiégée
Par des Alains, des Goths ou des Vandales...

Il est partout, sagace ménager
Du blé, du sang, des forces et des cœurs,
Bon enquêteur des maux à soulager.

Il parle aux gens, apaise les rumeurs,
Panse un blessé, gourmande le timide,
Fait honte au lâche et bénit ceux qui meurent.

L'épuisement le dessèche et le ride,
La fièvre luit dans ses yeux renfoncés,
Mille démons tordent son ventre vide.

Rien ne l'abat : il court au plus pressé,
Le long des rues, sur la place, à l'hospice,
Dans un taudis, une échoppe, un fossé...

Vers l'humble tâche et le pauvre service,
Vers le danger des remparts et des tours,
Vers la souffrance et la mort de ses fils...

Vers le souci qui penche les fronts lourds,
Vers la détresse assise dans la paille,
Vers les regards qui mendient son amour...

Le soir, quand Dieu apaise les batailles,
Les cœurs, les yeux, les mains et les colères,
Quand les veilleurs sont postés aux murailles,

Congédiant ses diacres et ses clercs,
Il s'agenouille au fond de l'oratoire
De son palais, jadis proconsulaire...

Il plonge au fond des siècles de l'histoire,
Œuvre du Dieu caché qui, de là-haut,
Nous a guidés de la chute à la gloire...

Son esprit las porte un double fardeau :
Derrière lui, sur le mur noir et froid,
La vieille louve allaite les jumeaux,

Et devant lui Jésus meurt sur la Croix.

*
* *

Il est aussi pareil au saint archange
Michel, vêtu d'armure chevalière,
Sauveur des blés, des vignes et des granges,

Des prés, des bois, des huttes, des chaumières,
De nos cités, de nos bourgs, de nos murs,
De nos travaux dans l'ombre coutumière,

Du pain doré, des célestes pâtures,
Du repas calme à la fin des journées,
Des bons propos au fond de l'âme pure,

Sauveur aussi des heures fortunées
Où prient nos mains, nos âmes et nos voix
Dans la maison de brume environnée,

Et gardien des calvaires, des croix,
Des saints nichés au creux de nos vieux chênes,
Du cœur modeste où veille une humble foi,

Des corps guéris au bord de la fontaine,
Des nefs, des tours, des clochers, des offices,
Des oraisons, des psaumes, des neuvaines...

Au jeune chef des ardentes milices,
A saint Michel en nos marches veillant
Et sur la côte où les vagues gémissent ;

Non pas vieux chef bafouillant, bredouillant,
Politiquant, sabotant son métier,
Glaçant d'un mot les zèles trop bouillants,

Mais bon soldat, bon marquis, bon côtier,
Bon éclaireur, bon veilleur, bon guetteur,
Bon fantassin, bon piéton, bon routier,

Rude assaillant, rude poing, rude cœur,
Rude fléau, bûcheron, forgeron,
Maître-étameur, ferronnier, marteleur...

Piéton, routier, gai soldat, gai luron,
A nos terroirs, à nos âmes commis,
Prudhomme aussi, sénéchal et baron

Qui vint quérir Jeannette à Domremy.

*
* *

Il est aussi pareil à la fileuse
Filant de jour, de nuit, filant sans cesse,
Doigts enflammés, pieds glacés, face creuse,

Il est aussi pareil à la pauvresse
De nuit, de jour filant dans sa chaumière
En marmonnant comme pendant la messe,

Filant auprès d'une mince lumière,
Filant auprès d'un feu mort ou mourant,
Filant auprès de sa froide chaudière,

Pour vendre un gros de fil au tisserand
Ou bien chez l'abbesse de Saint-Médard
Ou bien à la foire de Saint-Laurent,

Et recueillir des sous et des liards
Et les porter au roi devenu gueux
Dedans un bas ou quelque boîte à lard,

Pour que le roi par la grâce de Dieu
Paye aux Anglais la rançon de celui
Qu'ils tiennent clos là-bas sous d'autres cieux,

De ce Breton que la Vierge conduit,
Le nettoyeur des chemins du royaume,
Le bon gros chien qui veillait jour et nuit,

Le bûcheron des casques et des heaumes,
Le forgeron des crânes et des os,
Le gardien des hameaux et des chaumes,

Lui qui peinait durant que les ciseaux
Taillaient la toile en honnêtes chemises
Et que les bœufs soufflaient dans leurs naseaux,

Le gas tanné par la flamme et la bise
Qui besognait de la hache ou du poing
Pour conserver la robe des églises,

Qui besognait pour qu'on donne les soins
Qu'il faut donner à la huche, au berceau,
Au blanc bonnet, à la guimpe, au pourpoint,

A la culotte, à la botte, aux houseaux,
A la charrue, à la herse, aux faucilles,
A la quenouille, à la laine, aux fuseaux,

Pour que l'on chante en piquant les aiguilles,
Pour que le foin parfume le grenier,
Pour que les fieux prennent la main aux filles,

Pour que la graine aille chez les meuniers,
Que les moutons aillent à la prairie,
Que les raisins aillent dans les paniers,

Pour que le lait s'en aille aux laiteries,
Le pain au coffre et le vin au cellier,
Les rêves blancs chez la Vierge Marie...

Pour délivrer le rude chevalier,
Voici filer jour et nuit la pauvresse,
Les pieds transis dans ses pauvres souliers,

Psalmodiant tout bas comme à la messe,
Ses doigts meurtris étirent la filasse
Pendant qu'au loin le royaume en détresse

Palpite et geint sous les bêtes voraces,
Sous l'hiver gris, sous la chape de neige,
Sous les grands vols qui passent et croassent,

Pendant qu'au loin nul homme ne protège
L'enfant, la veuve et l'église et la croix,
Le grenier plein, la fille prise au piège,

Ni les hameaux, ni les chants, ni les bois,
Ni les jardins, ni les murs, ni les toits,
Ni les travaux, ni l'honneur, ni la foi,

Pendant qu'au loin tout tombe en désarroi,
La foi, les lois, l'honneur et le courage,
L'œuvre des cœurs, des esprits et des doigts,

Pendant qu'au loin le meurtre et le pillage,
Les sept péchés, les sept, et tous les autres,
Les trahisons, les louches racolages,

Les reniements après les patenôtres,
L'étranglement nocturne, à la muette,
Les lâchetés où les âmes se vautrent,

Le pacte obscur et l'entente secrète,
La danse ignoble et la lèpre et la faim,
Le rire ignoble et les yeux faux qui guettent,

La joie ignoble et les tours du plus fin,
La course ignoble aux tas d'or et d'argent,
La foire ignoble où tout est vil et feint,

Pendant qu'au loin dans un bal outrageant,
La pourriture et la perdition
Font tournoyer les arbres et les gens...

La nuit est close et dans sa passion
La pauvre femme obstinément marmonne
Des mots d'amour ou de contrition,

Dans ses jupons un maigre chat ronronne,
Son homme las, ses enfants souffreteux
Sont endormis dans une paix félonne...

Malgré le froid qui lui pique les yeux,
Malgré ses doigts engourdis et brûlants,
Malgré son front où bouillonne du feu,

Cette fileuse est là filant, filant
Jusqu'au dégoût qui fait éclore en elle
Un long vertige et de fades relents...

Cette fileuse est là dont les pieds gèlent,
Dont le front cuit, dont les oreilles tintent
Et dont la faim dévore les mamelles,

Cette fileuse est là parlant aux saintes
Et récitant des *Ave*, des *Ave*
Qui sont des vœux, des appels et des plaintes,

Cette fileuse est là pour nous sauver,
Dont les deux bras sont lourds comme du plomb,
Dont tout le corps à la tâche est rivé...

Cette fileuse en délire se fond,
Laisse tomber au carreau sa quenouille,
Laisse tomber ses deux mains et son front;

Les oraisons et le fil, tout s'embrouille,
Tout s'est mêlé dans une paix félonne,
Tout a coulé dans une nuit de houille...

Mais là, dehors, en manteau qui rayonne,
Sur le tapis de neige immaculée,
Vient doucement la Reine des Patronnes,

Elle descend au fond de la vallée,
Pousse la porte, entre dans la chaumière,
Prend la quenouille et se met à filer

Comme jadis, au pays de lumière
Par où jadis le monde fut sauvé,
Elle filait, modeste filandière,

Quand l'ange vint lui dire son *Ave*.

*
* *

Il est aussi comme l'heure dernière
De Vivien, neveu du preux Guillaume,
Aux Aliscamps, la plaine meurtrière...

Que serviraient les onguents et les baumes?
Le sang vermeil s'en va par quinze trous :
L'âme va suivre et quérir son royaume.

Aux noirs païens plus féroces que loups
L'oncle a ravi le beau corps de l'enfant,
Le corps saignant frappé de quinze coups...

Au souple trot de son cheval Beauchamp
L'oncle Guillaume emporte son neveu
Hors la bataille où la Mort va fauchant.

Le calme naît, le jour éteint ses feux...
L'oncle Guillaume a couché sous un hêtre
L'enfant tout blanc, mais qui respire un peu.

Guillaume a vu ses hommes disparaître
Parmi les flots de la païennerie
En combattant pour Jésus, notre Maître :

Tous ces Chrétiens dans la Mahommerie,
Tous ces Français dans les Sarrasinois,
Tous ces féaux dans la félonnerie...

Et maintenant, les membres déjà froids,
Vivien meurt sous ce hêtre, à la nuit...
Guillaume est triste et parle à demi-voix :

M'entendez-vous, neveu, que j'ai conduit,
Quand vous étiez tout petit, autrefois,
Dans ma cité, dans Orange aux beaux fruits?

M'entendez-vous, neveu muet et coi,
Hier si gai, si leste et si hardi,
Bien que modeste et fidèle à la croix?...

M'entendez-vous, blond neveu, bel ami?
Ou si votre âme a quitté votre corps
Avant que vos péchés vous soient remis?

Je viens trop tard, bel ami, vos yeux clore :
J'aurais reçu vos paroles dernières
Et vous aurais délié de vos torts...

Et là sur moi, j'ai dans cette aumônière
Du pain bénit sur l'autel Saint-Germain...
J'aurais sur vous récité mes prières,

Puis vous aurais fait manger de ce pain,
Afin que Dieu se mêle à votre chair
Et vous nettoie de tout mauvais levain...

L'enfant sourit ; un reste de lumière
S'allume au fond de ses yeux demi-clos
Où s'amassait une noire poussière ;

Sa voix s'exhale en des souffles de mots :
Oncle hardi, Fièrebrace et Court-Nez,
Grâce à Jésus, vous venez assez tôt,

Grâce à Jésus pour notre âme incarné,
Grâce à Jésus, grâce à sainte Marie,
Grâce aux patrons que virent nos aînés...

Vous apportez le bon pain qui guérit
La lèpre obscure et les secrètes plaies...
Le Dieu clément me laisse mon hoirie.

Sire Guillaume, agenouillé, le fait,
Avec un bras, dossier rude et solide,
Se relever vers les Anges de paix...

De l'autre main, tout doucement, il guide
La faible main qui se bat la poitrine :
Puis il entend passer l'aveu candide...

Au nom de Dieu, amoureuse victime,
L'ayant absout, il l'aide à se nourrir
Du corps divin qui saigne pour nos crimes...

L'enfant couché sur l'herbe va mourir :
L'oncle Guillaume a baisé son front lisse,
Et tristement il pense à l'avenir :

La gent païenne experte en maléfices
Aura beau jeu maintenant dans ce fief
D'où par vaillance il la chassa jadis.

Morts dans la plaine ou captifs sur les nefs
Tous ses neveux, ses hommes, ses fidèles...
Plus de soldats pour obéir au chef...

Et le meilleur est couché là sous l'aile
De la mort, pur et fin comme les anges,
Déjà sortant de ses liens charnels ;

Qui défendra les campagnes d'Orange
Et la cité, les murailles, les tours,
Et les maisons, les celliers et les granges ?

Et les enfants, les femmes... et Guibourg,
Sa femme à lui, sa sœur, sa douce amie
Qui dit là-bas ses Heures, nuit et jour ?

Pour balayer cette tourbe honnie
Quel bras, mon Dieu, vous reste en nos parages ?
Comment garder votre terre bénie ?

Il rêve ainsi, Guillaume brave et sage...
Mais Vivien, l'œil aux astres fixé,
A travers l'ombre aperçoit le visage,

Les cheveux d'or, les ailes balancées,
Le long regard généreux et hardi
De saint Michel, glissant vers le blessé

Pour emporter son âme en Paradis.

*
* *

Mais il n'est pas comme ces pacifistes
Qui dans les alcôves humanitaires,
Sur les poufs des boudoirs socialistes,

Dans les salons, les gazettes, les chaires,
Chez la portière ou chez la caméristе,
Chez la danseuse à qui l'on dit « ma chère »,

Dans les salons et feuilles modernistes,
Dans les fumoirs, les cafés, les parlotes,
Chez les traitants, les bouffons, les droguistes,

Dans les fumoirs où les ventrus jabotent,
Dans les salons des dames argentines,
Dans les boudoirs des dames hottentotes,

Chez les croupiers et chez les ballerines,
Chez les larrons, chez les entremetteurs,
Chez les malins qui cachent les farines,

Chez les escrocs et les maîtres-chanteurs,
Chez les vendeurs de femmes et de titres,
Chez les gâcheurs et chez les saboteurs,

Chez les bavards, les oisons, les belîtres,
Chez le grimaud, le cuistre et le faquin,
Les charlatans, les hâbleurs et les pitres,

Dans les bordeaux vraiment républicains,
Dans les boudoirs vraiment démocratiques,
Dans la tiédeur des lits à baldaquin,

Dans le fin fond des plus louches boutiques,
Dans les parloirs, parlotes, parlements,
Dans les explications frénétiques,

Dans les débats filandreux ou déments,
Dans les débats d'oisons parlementaires,
Dans les débats où chacun hurle et ment,

Dans la musique étrange et délétère,
Dans la musique au souffle opiacé,
Dans la musique aux brumes de mystère,

Dans les accords flous et non cadencés,
Dans un concert de mous bruissements,
Dans la musique en veine de glousser,

Dans les salons unifiés dûment,
Dans les boudoirs dûment sociologues,
Dans les sérails de nos gouvernements,

Chez les vendeurs de fiches et de drogues,
Chez les vendeurs de fade épicerie,
Chez les vendeurs de nouveaux décalogues,

Dans les faux jours et les japoneries,
Dans les jardins monstrueux d'orchidées,
Dans les comptoirs et dans les coucheries,

Chez les marchands de drogues et d'idées,
Chez les marchands d'histoire et de mixtures,
Chez les marchands d'ignorance fardée,

Dans cette mort et cette pourriture,
Certe il n'est pas comme ces pacifistes
Qui pour ne point se risquer à la dure,

Pour demeurer dans leur néant boudhiste,
Pour demeurer dans leur fainéantise,
Pour demeurer de maîtres ironistes,

Qui, pour soigner leur esprit et leur mise,
Pour composer leur pénible élégance,
Pour inventer des plastrons de chemise,

Pour conserver leur place dans la danse,
Pour conserver rentes et pensions,
Pour conserver leurs jetons de présence,

Pour conserver leurs décorations,
Pour conserver leurs clientèles saoules
Et l'œil béat des populations,

Qui, pour sauver leur droit d'être des moules,
Leur volonté constante de bassesse,
Leur cœur de lièvre et leur âme de poule,

Qui pour sauver les jupons et les caisses
Et la sottise et la jobarderie
Et le gros rire et la torpeur épaisse,

Qui pour croupir au fond des eaux pourries
Vendraient nos feux, nos hameaux, nos villages,
Nos fins coteaux, nos bois et nos prairies,

Vendraient nos bœufs, nos moutons, nos pacages,
Vendraient Paris, Lyon, nos quatre fleuves,
Nos oliviers et nos chevaux sauvages,

Vendraient les cieux où nos âmes s'abreuvent,
Nos blés, nos grains et les plaines picardes
Avec les gars, les filles et les veuves,

Vendraient nos toits, nos meubles et nos hardes,
Vendraient les tours, les nefs et les vitraux
Et les clochers avec leurs savoyardes,

Et la Provence et Marseille et la Crau,
Et la Bourgogne et tout le Bordelais
Et cette Flandre où l'on boit à pleins brocs,

Vendraient aussi Ronsard et du Bellay,
L'ardoise fine et le *petit Liré,*
L'eau paresseuse où baignent les palais,

Et les jardins des rois et des curés
Et les jardins qui flanquent les chaumières
Et les jardins de quatre pieds carrés,

Ils vendraient Reims et ses anges de pierre,
Patay, Chinon, Vaucouleurs, Domremy
Et ce bûcher qu'on jette à la rivière,

Vendraient aussi les saints par Dieu commis
A nos terroirs, à nos bourgs, à nos cœurs,
Quand nous veillons ou sommes endormis,

Vendraient aussi, dans leur ignoble peur,
Denis, Martin, Geneviève et ce roi
Qui préférait le lépreux au pécheur,

Mais ils vendraient aussi les vastes bois,
Le daim qui fuit avec le cerf qui brame
Et saint Hubert, saint Fiacre et saint Éloi,

Mais ils vendraient tous les draps de nos femmes,
Leur fine aiguille et leurs lentes prières,
Mais ils vendraient les tours de Notre-Dame,

Ils vendraient Dieu sous les jeunes paupières,
Ils vendraient Dieu dans le pain et le vin,
Ils vendraient Dieu dans l'âme journalière,

Ils vendraient Dieu et tous les dons divins
Dans le labour, la semaille et la fauche,
Dans l'eau, le sel, la pâte et le levain,

Dans la main droite et même la main gauche,
Dans vos élans, vos désirs et vos joies,
Dans le fini, le possible et l'ébauche,

Vendraient aussi les sentiers et les voies,
Les lents canaux réglés comme un problème,
Tous les chemins que nos rêves côtoient,

Tout ce qui mène à tout ce que l'on aime,
A ce foyer, nid d'ombre et de repos,
Au proche puits comme au rivage extrême,

A cette église, à ces mouvants drapeaux,
Aux champs dorés, à ce champ de bataille,
Au beau vignoble, au frisson sous la peau,

Aussi vendraient la blessure et l'entaille,
Toute fierté, tout labeur, toute gloire,
Le sang, la race et la force et la taille,

Toute la gloire et toute la mémoire,
Vendraient Châlons, Bouvines et Rocroy,
Vendraient Jemmape et Lodi sur la foire,

Vendraient l'église et l'hostie et la croix,
Vendraient ce peu de sang, ce peu de race,
Ce peu de foi, de simplesse et de lois,

Ce peu d'espoir d'été sous tant de glace,
Ce peu de jour au fond de tant de nuit,
Ce coin vermeil dans la lèpre vorace,

Vendraient la ferme et l'étable et le puits,
Les fleurs du champ, les pignons de la rue
Et dans le creux de ce sillon qui fuit

Les nobles os que pousse la charrue.

*
* *

Il est aussi comme, devant les Mages,
L'Étoile qui guidait leur caravane
Au cours de ce premier pèlerinage...

Cette première fois que, sous les palmes,
Ou dans le sable rouge des déserts
Ou sur le bord des lacs salés et calmes,

Des pèlerins, dans l'ombre molle, allèrent
Se prosterner autour du Roi des Rois
Venu des cieux pour soumettre l'enfer ;

Et par milliers brillaient dans les cieux cois
Et parfumés les étoiles antiques,
Mères des ans, des semaines, des mois,

Mais au-dessous l'Étoile prophétique,
La Messagère et la sainte Meneuse
Des Africains et des Asiatiques,

Mais au-dessous l'Étoile bienheureuse
Qui cheminait dès l'enfance du monde
Entre les flots lactés des nébuleuses,

Qui cheminait au loin parmi les ondes
Des grands soleils, des terres et des lunes,
Au loin, plus loin qu'où nos pauvres yeux sondent ;

Qui cheminait dans les voiles de brumes,
Qui cheminait aux abîmes béants,
Qui cheminait dans les aubes de plume,

Qui cheminait depuis les premiers temps
Pour être juste à point dans ce mystère,
Pour guider l'or et la myrrhe et l'encens...

Mais au-dessous l'Étoile messagère
Brillait plus claire et plus vive et plus fine,
Glissait aux cieux plus libre et plus légère

Vers l'humble paille et l'Enfance divine.

*
* *

Il est aussi comme le soir tombant
Sur les rochers, les coteaux, les palmiers,
Les champs de blé, les cèdres du Liban,

Comme ce soir où le long d'un sentier
Deux voyageurs cheminaient d'un pas lourd,
Ayant perdu la joie et l'amitié,

Ayant perdu la tendresse et l'amour,
Ayant perdu les divines paroles,
Ayant perdu leur pain de chaque jour...

Et plus de voix qui caresse et console,
Plus de regard où Dieu même reluit,
Plus de message et plus de paraboles,

Plus de ce pain rompu, donné par Lui,
Plus de repos sur l'épaule du Maître,
Plus d'oraison le soir au bord des puits,

Plus de leçons pour les princes des prêtres,
Pour le docteur et pour le mauvais riche,
Pour l'orgueilleux, le rapace, le traître...

Les voyageurs sentent leur âme en friche,
Cette âme-là qui reçut les semences
De ce froment dont sont faites nos miches,

Les voyageurs sentent un lourd silence
Tomber dans l'air où murmurait Sa voix
Pleine de foi, d'amour et d'espérance,

Les voyageurs sentent monter le froid
Des abandons, des oublis, des détresses
Au tiède cœur dont Il faisait son toit;

Les voyageurs sentent la nuit épaisse
Bloquer les yeux qu'Il éclairait hier
Avec le feu des divines promesses,

Les voyageurs sentent dans la poussière
Peser leurs pieds qui si légèrement
L'avaient suivi de Lumière en Lumière...

Et les voici venus au croisement
De leur chemin avec d'autres chemins :
Un homme est là dans son long vêtement;

Un homme est là dans le soir incertain
Qui mêle et fond les choses peu à peu,
Un homme est là, vague, dans l'air éteint.

Ils se saluent, ils échangent des vœux,
Et les voilà tous les trois qui cheminent,
S'étant appris qu'ils vont au même lieu...

Mais l'inconnu dont l'œil perçant devine
Leurs yeux battus, leur visage défait,
Leur cœur saignant, la fièvre qui les mine,

Mais l'inconnu dans le silence épais
Les caressant d'une voix douce et claire
Palpe ce deuil et sonde ce regret...

L'un d'eux répond : « De quel coin de la terre
« Arrives-tu si tu n'as pu connaître
« Ce qui advint chez nous avant-hier?

« Donc tu sauras que Jésus, notre Maître,
« Fut mis en croix comme blasphémateur
« Voilà deux jours par les princes des prêtres,

« Et qu'il est mort, Lui Prophète et Sauveur,
« Lui le Promis, l'Attendu, le Messie,
« Lui qui versait du baume sur nos cœurs,

« Qui remplissait toutes les prophéties,
« Qui guérissait l'aveugle et le muet,
« Qui nettoyait l'âme sale et rancie,

« Qui pauvrement, petitement vivait,
« Mais qui pouvait quand nous étions nochers
« Marcher sur l'onde et remplir nos filets,

« Mais qui pouvait, par notre foi touché,
« Tirer les morts de leur dernier sommeil
« Et les vivants de la mort du péché...

« Et nul raisin ne pousse sur nos treilles
« Qui donne un vin plus doux que les paroles
« Qu'il avait fait couler dans nos oreilles. »

Or tous les trois marchant dans l'ombre molle,
Les deux amis répétaient à mi-voix
Prédictions, sentences, paraboles :

Le voyageur trouvé sanglant et froid,
L'enfant prodigue accueilli par des fêtes
Et le beau lys mieux habillé qu'un roi,

Et le pasteur attentif à ses bêtes
Qui va quérir la brebis égarée,
Et le festin des Noces qui s'apprête,

Et dans la nuit les dix Vierges parées,
Les cinq avec des Lampes pleines d'huile,
Les cinq ayant omis de s'éclairer...

Ils vont tous trois, et les récits défilent,
La lourde nuit tombe comme un suaire...
Leur deuil se fait plus tendre et plus subtil.

Ils disent tout, de la Crèche au Calvaire :
Le Maître est là qui se ranime en eux;
L'étranger semble à leur voix se complaire.

Voici l'auberge au bord du chemin creux,
Et les voici dans une salle basse
Assis à table auprès d'un petit feu.

Et de nouveau les angoisses s'entassent
Dans le silence et dans l'air enfumé...
Les deux amis courbent leur tête lasse.

Au sol gisant, près de la cheminée,
Un chien somnole et geint de temps en temps,
Une servante erre et vaque au dîner.

L'hôte leur sert pain et vin; son enfant
A pas légers s'approche quelquefois
De l'étranger muet et méditant.

Mais celui-ci, tout à coup, de la voix
Dont ils aimaient le son doux, grave et pur,
Dit aux amis : « Hommes de peu de Foi !

« Ignorez-vous que, selon l'Écriture,
« Le Fils de l'Homme accomplirait la Loi,
« Vous montrerait la voie étroite et sûre,

« Et puis serait attaché sur la croix
« Et mourrait là de la mort des voleurs
« Pour vous sauver, hommes de peu de foi !

« Ignorez-vous que malgré les veilleurs
« Il sortirait de sa tombe de pierre
« Et reviendrait pour assurer vos cœurs ?...

« Oubliez-vous ce qu'il disait hier,
« Ce qu'avaient dit les prophètes, les sages,
« Ce qu'avaient dit les pères de vos pères ?

« Ils avaient dit les coups et les outrages
« Et l'abandon, la couronne d'épines,
« Le roi moqué, les hardes qu'on partage,

« Ils avaient dit la croix sur son échine,
« Le manteau rouge et l'échelle et la lance,
« Et ce grand cri tombant de la colline. »

L'étranger parle, et la foi des enfances
Rentre soudaine au cœur des deux amis :
Voici mourir ténèbres et silence;

L'étranger parle et brille dans la nuit :
Et les amis qui baissent le regard,
Craignant le feu divin qui sort de Lui,

Voient Ses deux mains trouées de part en part
Rompre le pain comme Il faisait toujours
Quand on dînait ensemble sur le tard,

Il verse aussi, comme au soir de ce jour
Qu'Il fut vendu pour les trente deniers
Le Vin pourpré, tiède et vivant secours...

Il dit aussi : « Mon Père a des greniers
« Remplis de grain qu'on n'épuisera pas;
« Toujours du vin remplira ses celliers...

« Ne craignez rien si vous suivez Mes pas
« Malgré la nuit, la tourmente, la haine,
« La flatterie et les grossiers appas,

« Malgré l'injure et l'offense et la gêne,
« Malgré les coups, la torture et la mort,
« Malgré la honte et la geôle et les chaînes,

« Malgré Satan qui vous lèche ou vous mord,
« Malgré le jeu des oublis, des silences,
« Malgré l'envie et les princes de l'or,

« Malgré la nuit qui baigne vos souffrances
« La solitude œuvre des trahisons,
« La lâcheté qui fuit votre constance :

« Qui M'aime bien ne sent point Mon absence...
« Seriez-vous deux en Mon Nom réunis
« Que vos deux cœurs sentiraient Ma Présence.

« Mais c'est aux jours dont Je semble banni,
« C'est quand triomphe et commande la Bête,
« C'est quand le juste et le pur sont honnis,

« C'est quand le saint, le héros, le prophète,
« C'est quand la vierge et l'enfant et le preux,
« C'est quand ceux-là sont des victimes prêtes

« Que Je me tiens le plus ferme avec eux,
« Car Mon Église et Moi-même en ces temps
« Nous ne formons qu'un seul Corps glorieux. »

Il dit. Tous deux L'écoutent, haletants,
Tous deux voudraient qu'Il ne s'arrêtât plus...
Mais Il retourne au Père qui L'attend.

Il est parti vers l'aube des élus;
Et cependant leur détresse a passé :
Car Il demeure au Pain qu'Il a rompu,

Car Il demeure au Vin qu'Il a versé.

*
* *

Il est aussi l'apôtre qui d'abord
Ayant honni Dieu présent parmi nous,
Ayant marqué les Douze pour la mort,

Le rencontra ce Dieu paisible et doux
Dans un sentier, à la fin d'un voyage,
Quand le soleil s'éteint dans les cieux roux...

Et depuis lors, conservant cette image
De notre Dieu lamentable apparu,
Il va prêcher de rivage en rivage,

Il va dans ses guenilles et pieds nus
Quand il n'a point quelques mauvais souliers,
Il va, boiteux, pleurant sur ce qu'il fut,

Il va n'ayant ici d'autre foyer
Que ce foyer qui dévore son âme
Depuis qu'un Dieu saignant le fit ployer.

Les feux d'en haut lui labourent le crâne,
Les quatre vents déchirent ses haillons,
Il va baissant la tête comme un âne,

Il va n'ayant que besace et bâton,
Mais son esprit tout plein des Écritures,
Mais Dieu couché dans son cœur tout du long,

Il va boiteux sur les grand routes dures
Comme l'esprit de ce peuple romain
Qui les traça pour les races futures,

Il va marchant parmi les vieux destins
Qui gouvernaient l'homme depuis la chute
Aux flots de Grèce et sous les cieux latins,

Parmi l'orgie et les rires de brutes,
Parmi les fleurs de la molle indolence,
Parmi le meurtre et la chanson des flûtes,

Parmi les voix de ruse et de jactance,
Parmi les voix des vendeurs au marché,
Parmi les voix des vendeurs d'éloquence,

Parmi les ripailles des débauchés,
Parmi les bavardages des forums,
Parmi ce grand empire du péché,

Il va dans ce grand empire de Rome,
Petit, chétif, affamé, vagabond,
Mais dans son cœur portant le Dieu fait homme,

Clopin-clopant, dans l'empire sans fond,
De la Syrie aux rochers ibériques
Son pauvre corps de malade se fond,

Son front se gonfle ou s'ouvre sous les triques,
Il laisse un peu de sa chair dans les bourgs,
Un peu de sang sur les places publiques,

Mais chuchotant Dieu lui dit son amour
Pour lui, victime, et les autres, bourreaux,
Pour lui, qui parle, et pour eux, qui sont sourds,

Et le voilà qui va dans les haros,
Dans les sifflets des morveux et des pitres,
Dans la torpeur des hommes de bureau,

Dans le niais sourire des belîtres,
Dans l'infatuation des docteurs,
Dans ce bourbier que font l'or et les titres...

Il est mal vu des illustres voleurs,
Il est mal vu des pâles cabotines,
Il est mal vu des élégants hâbleurs,

Mais l'Homme Dieu couché dans sa poitrine
Lui dit tout bas : « Je demeure avec toi »,
Et lui, malgré la fièvre qui le mine,

Malgré ces dieux, ces hommes et ces lois,
Malgré ces délicats et ces bouchers,
Malgré ces yeux railleurs et ces yeux froids,

Il va, boiteux, dans ce champ de péché,
Tout dévoré de nielle et de ronce,
Que lui donna Jésus pour le faucher,

Il va coupant de ses rudes semonces
L'herbe d'orgueil et l'herbe de luxure,
L'herbe qui pointe et l'herbe qui s'enfonce,

Il va coupant de ses sentences dures
L'herbe de haine et de rapacité,
L'herbe qui ronge et l'herbe qui pressure,

Il va coupant de son verbe heurté
Cette herbe folle et cette herbe crispée
Qui corrompaient le printemps et l'été...

Car Dieu lui dit au cœur : « Sois mon épée. »

*
* *

Il est aussi comme le doux sourire
De ces trois filles de la Charité
Qui préparaient des onguents, des collyres,

Des potions, des tisanes, du thé,
Du quinquina, des poudres, des sirops,
Des opiats... lorsque j'ai visité

Ce jardin frais de mousse et de sureaux,
Cette chapelle où mon guide officie,
Ces vieux en drap, ces vieilles en sarrau,

Dans le dortoir ces malades assis,
Ce parloir sombre où la Vierge rayonne,
Ces longs couloirs et cette pharmacie

Où travaillaient sans cesse les trois nonnes,
Regards baissés, doigts de nacre ou d'ivoire,
Grâce de sainte et pâleur d'anémones...

Là bien rangés aux planches des armoires,
Des pots d'étain, des pots de porcelaine
Écussonnés se vêtent de grimoires.

J'entrevoyais les époques lointaines
Où le droguiste au creux des alambics
Faisait bouillir la sauge et la verveine ;

Mais, à sa place, entre ces pots antiques
Si recherchés des dames impudiques
Pour y loger des lampes électriques,

Entre les pots de gomme ou d'émétique,
J'ai vu ces Filles de la Charité
Qui souriaient d'un sourire gothique,

Sourire doux et paisible, hérité
De la Très-sainte et Très-modeste Vierge
Qui est leur Mère en Son Éternité ;

Sourire uni comme la robe en serge,
Comme ce lin qui les recouvre d'ailes,
Comme ce jour, ce demi-jour de cierges ;

Un lent sourire où des pudeurs se mêlent,
Un mouvement de naissante prière,
L'humilité qui germe sur le zèle ;

Le persistant sourire de la pierre
Dont autrefois nos Saintes étaient faites,
Roses et lys de nos grands sanctuaires ;

Le clair sourire où la grâce simplette
D'un cœur d'enfant comme une aube s'éveille :
Sont-elles pas Luce, Agnès et Colette ?

Elles sourient en maniant bouteilles,
Mortiers, pilons, coupelles et fioles
Entre ces pots datant du Roi-soleil,

Et sur l'armoire où ces choses somnolent,
Tout blanc parmi la lumière de cire
Entre les bras de Celle qui console,

L'Enfant Jésus les regarde sourire.

*
* *

Il est aussi pareil à la brebis,
A l'âme de la sœur aux yeux modestes
Se nourrissant de lait et de pain bis

Qui va dès l'aube abattre ses mains prestes
Pour nettoyer, ordonner et blanchir,
Sur les tumeurs, les blessures, les pestes...

Dès que les cieux font mine de pâlir,
Dès qu'un carreau se teinte un peu de rouge,
Dès que les Grands commencent à dormir,

Dans la ruelle et dans le creux des bouges,
Dans le douaire obscur de la souffrance
Où rien ne luit, ne chante ni ne bouge,

Elle s'en va, seule avec l'espérance
Qui elle aussi se lève de bonne heure
Et qui ne connaît pas la nonchalance,

Et toutes deux portant la bonne humeur,
Le pain, le vin, les doux soins, les remèdes,
Toutes les deux, grande et petite sœur,

Toutes les deux grimpent aux marches raides,
Vers les taudis, vers les entassements,
Vers ceux auprès de qui le diable accède,

Toutes les deux, vite et légèrement,
Avec d'innocentes plaisanteries,
Avec de comiques effarements,

Avec de simplettes gamineries,
Avec des mots de petites bergères,
Avec de grands airs de gendarmerie,

Toutes les deux, rapides et légères,
Font le ménage et remplissent les pots,
Manient l'aiguille agile des lingères,

Toutes les deux pansent les vieux accrocs,
Pansent aussi les fentes et les plaies,
Pansent aussi les cœurs qui geignent trop...

Et ce taudis noirâtre est un palais
Quand toutes deux, trésorières de foi,
Sans marchander y répandent la paix...

Dieu, bénissez le sourire, les doigts,
Le blanc bonnet, les pas trotte-menu,
Les yeux décents et la glissante voix

De la petite sœur qui est venue
Dès l'aube avec l'enfantine espérance
Pour apporter l'Enfance de Jésus

Aux cœurs vieillis par l'antique souffrance.

*
* *

Il est aussi comme la sœur Marie
Qui, dit Jésus, prend la meilleure part
Entre les biens qu'il nous laisse en hoirie,

Quand elle vient écouter sur le tard
Aux pieds de Dieu l'éternelle parole
Et s'imprégner de l'éternel regard,

Pendant que Marthe active se désole
De rester seule à chauffer le repas
Et n'a plus âme à qui faire l'école...

Marthe est ici, chez nous, n'en doutez pas,
Mais l'autre sœur n'est jamais bien loin d'elle
Et suit Jésus de ses yeux jamais las,

Marie erre le soir dans nos venelles,
Marie entre le soir dans nos églises
Oyant toujours les choses éternelles.

En son logis Marthe se scandalise
De rester seule à nettoyer les coins,
A cuisiner, à faire les reprises...

Marthe, il est vrai, se donne du tintoin,
Mais, sans bouger, l'autre fait des ménages
Dont Dieu là-haut sait qu'il est grand besoin...

Et je la vis plus vague qu'un nuage,
Quand le vitrail éteignait ses figures,
S'agenouiller très-bas sur le dallage,

Et c'était quand tout meurt, et que fulgure
Obscurément la lampe de l'autel,
Un front de marbre, un cuivre d'encoignure.

Elle écoutait notre Maître éternel
Pour ceux qui ne veulent pas l'écouter,
Pour les distraits, les sourds et les charnels,

Pour le malin qui prend ses sûretés,
Pour l'ennuyé qui va de rive en rive,
Pour le ventru qui soigne sa santé,

Pour tous ceux-là qui pensent et qui vivent
Dans les locaux bien rangés de leur moi,
Dans le train-train des actions poussives,

Pour le coureur, l'essoufflé, le pantois,
Pour les rentiers et les fonctionnaires,
Pour les docteurs, les finauds, les matois,

Pour tous ceux-là qui, vivant de la terre,
Se croient économes et politiques,
Bons ménagers, bons clercs et bons notaires...

Mais tous ceux-là ne sont pas gens pratiques,
Vous le savez, petite sœur Marie
Qui méditez dans ces ombres gothiques,

Et vous savez que leur ménagerie
Ne gagne rien que pauvreté finale,
Que camelote et que verroterie,

Et vous savez que c'est vous sur les dalles
Où vous mettez vos agenouillements
Auprès des trois Vertus théologales,

Que c'est vous seule en vos recueillements
Qui devenez la bonne ménagère
Et qui prenez les bons arrangements,

Que c'est bien vous la parfaite bergère,
La filandière et la raccommodeuse,
Notre laveuse et notre boulangère,

Que c'est bien vous la preste balayeuse,
Que c'est bien vous qui faites la cuisine,
Que c'est bien vous qui soignez la veilleuse,

Que c'est bien vous l'épargne qui lésine,
La prévoyance et la ferme raison,
Cette fourmi sermonnant sa voisine,

Que c'est bien vous, durant cette oraison,
Notre économe et notre trésorière,
Que c'est bien vous qui faites la maison.

Sans heurt ni bruit, dans l'obscure prière,
Vous emplissez nos coffres et nos granges,
Vous emplissez la ferme et la chaumière,

Vous faites nos moissons et nos vendanges,
Faites valoir nos terres et nos fonds,
Faites ranger ce que l'ordre dérange,

Oui tout cela sans agitation,
Sans cris, sans voix, sans course dans les pièces,
Sans ameuter les populations,

Mais en douceur et sans qu'il y paraisse,
Comme un matin qui naît à la verrière,
Comme Jésus se donnant dans la messe,

Oui tout cela par la simple prière,
Par l'agenouillement devant la croix,
Par l'abandon de l'âme tout entière...

Car Dieu vaincu subit vos douces lois.

René Salomé

1914

TABLE DE CE CAHIER

TABLE DE CE CAHIER

PAGES

Notre pays 5

A notre ami Lotte 9

Notre pays est comme un doux berceau 13

Il est aussi comme une cathédrale 17
Il est aussi pareil à la maison 22
Il est aussi comme un vaste jardin 27
Il est aussi comme un aventurier 30
Il est aussi comme un repas du soir 33
Il est aussi comme une ronde au bois 37
Il est aussi comme la matinée 40
Il est aussi comme la vie étroite 44
Il est aussi comme l'âme en détresse 47
Il est aussi comme, aux jours de scandales, ... 52
Il est aussi pareil au saint archange 54
Il est aussi pareil à la fileuse 56
Il est aussi comme l'heure dernière 62
Mais il n'est pas comme ces pacifistes 67
Il est aussi comme, devant les Mages, ... 74
Il est aussi comme le soir tombant 76
Il est aussi l'apôtre qui d'abord 84
Il est aussi comme le doux sourire 88
Il est aussi pareil à la brebis 91
Il est aussi comme la sœur Marie 93

TABLE DE CE CAHIER 101

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour douze cents exemplaires de ce septième cahier et pour vingt exemplaires sur whatman le mardi 24 mars 1914.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

J. CRÉMIEU, imprimeur, 13 et 15, rue Pierre-Dupont, Suresnes. — 8914

Dans les seize cahiers de leur neuvième série, année 1907-1908, nos cahiers ont publié :

IX-1. — Charles Péguy. — *de la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne* **devant les accidents de la gloire temporelle** ..... épuisé

IX-2. — Robert Dreyfus. — **Quarante-Huit,** — *essais d'histoire contemporaine*..... 3 50

IX-3. — Étienne Buisson. — **le Parti Socialiste et les Syndicats**..... épuisé

IX-4. — Émile Moselly. — **le rouet d'ivoire,** — *enfances lorraines*..... épuisé

IX-5. — Jean Deck et G. von Wendt. — **la représentation proportionnelle et la récente loi électorale du grand-duché de Finlande,** — *texte et commentaires*..... épuisé

IX-6. — Daniel Halévy. — **un épisode**..... épuisé

IX-7. — René Salomé. — **par le chemin des souvenances**..... épuisé

IX-8. — Gaston Raphaël. — **der Professor ist die deutsche Nationalkrankheit;** — *eine Art von bethlemitischem Kindermord*..... épuisé

IX-9. — Robert Dreyfus. — *Vies des hommes obscurs.* — **Alexandre Weill,** *ou le prophète du faubourg Saint-Honoré;* 1811-1899..... 2 »

IX-10. — Maxime Vuillaume. — *mes cahiers rouges.* — I. — **une journée à la cour martiale du Luxembourg.** — *Avant-Propos de* Lucien Descaves..... 2 »

IX-11. — Maxime Vuillaume. — *mes cahiers rouges.* — II. — **un peu de vérité sur la mort des otages.** — 24 et 26 mai 1871..... 2 »

IX-12. — Maxime Vuillaume. — *mes cahiers rouges.* — III. — **quand nous faisions le « Père Duchêne ».** — mars-avril-mai 1871..... 2 »

IX-13. — Romain Rolland. — *Jean-Christophe à Paris.* — I. — **la Foire sur la Place.** — 1..... épuisé

IX-14. — Romain Rolland. — *Jean-Christophe à Paris.* — I. — **la Foire sur la Place.** — 2..... épuisé

IX-15. — Romain Rolland. — *Jean-Christophe à Paris.* — **Antoinette,** — *épisode*..... épuisé

IX-16. — Pierre Mille. — **quand Panurge ressuscita**..... 3 50

Pour tous renseignements sur les Cahiers de la Quinzaine *et le prix de l'abonnement, demander à M. André Bourgeois, 8, rue de la Sorbonne, Paris, le tableau synoptique de nos éditions antérieures et de nos quinze premières séries.*

Nous mettons le présent cahier dans le commerce; septième cahier de la quinzième série; un cahier vert de 108 pages; in-18 grand jésus; nous le vendons cinq francs. — Les exemplaires sur whatman, trente francs.

Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance

Libraries
University of Ottawa
Date Due

a39003 013098677b

COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 06 08 03 04 30 8